Les Passions et la création littéraire

1. Passions et roman

Le thème des passions a souvent été abordé, plus ou moins directement, dans le genre romanesque. Citons ici quelques œuvres emblématiques exploitables dans des devoirs, et qui peuvent présenter des liens intéressants avec « La Cousine Bette » de Balzac, notre roman au programme et même avec « Andromaque » de Racine sur certaines thématiques :

« Tristan et Iseut » de Béroul (12ème siècle) : roman médiéval mettant en valeur les pièges mortifères de la passion amoureuse, que les protagonistes subissent en buvant tous deux un philtre d’amour qui ne leur était pas destiné. (Il s’agit ici d’une métaphore du destin). Ici les procédés d’écriture sont proches de la chanson de gestes, le style est très oral et l’influence de l’amour courtois limitée.

« Lettres d’une religieuse portugaise » 1669 : un roman épistolaire retraçant un amour impossible. L’originalité de cette correspondance unilatérale vient du fait que la jeune femme qui écrit ainsi est une nonne. Les lettres, au nombre de cinq, décrivent, avec une justesse et une finesse psychologique saisissant pour l’époque, les doutes et les souffrances que ressent cette jeune femme qui se considère abandonnée par celui qu’elle aime.

« La Princesse de Clèves » de Madame de Lafayette 1678 : dans cette œuvre, contemporaine du jansénisme, l’ateure s’est attachée, pour la première fois dans l’histoire du roman français, à explorer la psychologie des personnages et à décrire leur univers intérieur. Il s’agit ici bien sûr de résister aux passions, de mettre en garde contre ses effets nocifs. Ainsi, Mme de Clèves, jusqu’au bout, refuse de céder à Monsieur de Nemours, même lorsque son mari décède. Elle préfère se retirer dans un couvent.

Ensuite, citons des œuvres du XVIIIème siècle : « La Nouvelle Héloïse » de Jean-Jacques Rousseau (1761)  ; l’originalité tient dans la forme épistolaire. Les deux amants, Julie et Saint-Preux, vont échouer à conserver leur sentiment amoureux pur, intact et vertueux. *La Nouvelle Héloïse* relate la passion amoureuse entre Julie d’Étange, une jeune noble, et son précepteur, Saint-Preux, un homme d’origine humble. Après avoir tenté de s’en défendre, ce dernier va tomber sous le charme de sa jeune élève. Saint-Preux et Julie vont alors s’aimer dans le décor du lac Léman, mais leur différence de classe sociale les force à garder leur relation secrète. Saint-Preux quitte donc la Suisse pour Paris et Londres d’où il va écrire à Julie. Les deux personnages vont alors échanger de nombreuses lettres et billets amoureux délibératifs, cherchant une réponse au dilemme que leur pose leur amour et à la situation catastrophique qu’elle engendre, jusqu’à ce que la famille d’Étange, ayant découvert cette relation, persuade Julie d’épouser un autre homme, le vieux M. de Wolmar. Lorsque Saint-Preux rentre, des années plus tard, Julie a choisi de remplir ses devoirs d’épouse et de mère. Incapable pourtant d’oublier Saint-Preux, Julie décide, par loyauté, d’avouer cet amour à son mari. Cette histoire est inspiré de l’histoire d’amour mythique qui a uni Héloïse et Abelard : Pierre Abélard naît en 1079 dans une famille noble. Fils du seigneur du Pallet il est destiné au métier des armes comme ses frères. Mais sa soif de connaissance et sa passion des lettres le font se tourner vers l’éducation. Il se rend à Paris où il enseigne la philosophie. Intellectuel surdoué, dialecticien redoutable, il est un jeune professeur admiré par ses élèves. Réputé et respecté malgré son caractère peu commode. À 36 ans, il est un brillant maître en théologie à la Cathédrale de Notre Dame de Paris. Le Chanoine Fulbert lui confie l’éducation de sa nièce, Héloïse. Elle a 17 ans. Il est tout de suite bouleversé par son intelligence et sa beauté.

Héloïse naît en 1100. Elle est élevée et instruite à l’abbaye d’Argenteuil, monastère réservé aux femmes, puis à la cathédrale Notre Dame de Paris où son oncle est chanoine. Jeune nonne pertinente, sa vivacité d’esprit et sa beauté sont troublées par la présence de ce nouveau professeur, Pierre Abélard, un homme mûr et séduisant.

Leur histoire ne reste pas longtemps platonique. La passion les inspire et les pousse l’un vers l’autre. Le maître et l’élève s’aiment envers et contre tous. La passion charnelle les consume, bien loin des enseignements reçus par chacun d’eux. Héloïse tombe alors enceinte. Abélard l’enlève et ils se réfugient en Bretagne où elle donne naissance à leur fils Astrolabe. Elle rentre alors à Argenteuil abandonnant son enfant à la famille de son aimé. Ils se marient secrètement. Sur l’insistance d’Abélard et par amour pour lui, elle accepte de se retirer dans le monastère où elle a passé son enfance. Le scandale de leur relation finit par éclater quand le Chanoine Fulbert furieux dénonce leur mariage secret et nuisible à la carrière d’Abélard, qui a trahi l’église, selon les lois de l’époque. Le chanoine emploie alors deux sbires pour punir le philosophe. Il sera ainsi émasculé. Cette mutilation met un terme à sa carrière d’ecclésiastique et d’enseignant, mais la vengeance est si cruelle et si scandaleuse que le chanoine se voit relevé de ses fonctions durant quelques années.

Héloïse prend le voile à l’abbaye d’Argenteuil. Et devient en 1129 abbesse du couvent du monastère le Paraclet, près de l’ermitage fondé par Abélard et qu’elle a su rendre prospère. Philosophe reconnue, elle l’administrera le restant de sa vie. Loin de son amour qu’elle transformera en lien spirituel, mais auquel elle ne renoncera jamais.

Abélard se réfugie à l’abbaye Saint-Denis où il devient moine et continue ses travaux de philosophie. Désormais, leur fougueuse passion s’exprimera dans les lettres de leur amour, de magnifiques et lyriques échanges en latin. Elle avoue être condamnée au cloître par son amour tragique pour lui, avec qui elle a connu la plénitude de l’être. L’admiration intellectuelle et mutuelle jaillit de cette correspondance entre les époux.

Source [www.histoire-amour.com](http://www.histoire-amour.com)

« La Religieuse » de Diderot : une jeune femme, Suzanne, est enfermée contre son gré dans un couvent dans sa famille. Dans ce roman virulent qui a fortement choqué à l’époque, l’auteur dénonce l’hypocrisie d’une société guidée par une religion dont les Philosophes des Lumières se méfient grandement. La jeune femme sombre peu à peu dans la folie, à bout de désespoir.

« Les liaisons dangereuses » de Choderlos de Laclos (ne pas oublier les noms des deux protagonistes, à savoir le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil ; ensuite on peut citer la Présidente de Tourvel, Cécile Volanges et le Chevalier Danceny) et, pour élargir le sujet du libertinage et le pousser encore plus loin, l’œuvre du Marquis de Sade.

Pour le XIXème siècle, évidemment « La Comédie Humaine » de Balzac dans son ensemble ; ici l’auteur veut livrer un témoignage de l’univers des passions dans son ensemble et dans toute sa cohérence. Chaque individu est habité, hanté par une passion propre, qu’il va déployer dans une société en pleine mutation que Balzac décrit avec un grand souci de réalisme. La thématique est poussée plus loin dans une autre optique avec le cycle des Rougon-Macquart d’Emile Zola.

Il y a de nombreux romans qui abordent le thème des passions au XXème siècle : citons l’œuvre ambitieuse de Marcel Proust, « La Recherche du Temps Perdu ». En particulier un de ces tomes, intitulé « Un Amour de Swann », dans lequel le dénommé Swan va connaître les affres de la jalousie vis-à-vis de sa maîtresse Odette de Crécy.

1. Le théâtre

Il est bien évident que la passion et les passions ont inspiré les dramaturges de toutes origines et de toutes époques.

Certaines œuvres ont développé des thématiques qui sont depuis devenues des mythes repris dans divers genres artistiques. On pense évidemment à « Roméo et Juliette » de Shakespeare. Cette histoire mondialement connue narre l’histoire d’amour impossible entre deux jeunes gens qui appartiennent à des familles ennemies, les Montaigu et les Capulet.

**Résumé de la pièce de Shakespeare**

L'action se passe à Vérone où depuis des années, deux grandes familles, les Montaigu et les Capulet se vouent une haine inextinguible ( dont on ignore d'ailleurs les causes).

Roméo, fils et héritier de la famille Montaigu est amoureux de la belle Rosaline et ne craint pas d'affronter à ce sujet les facéties de ses amis Benvolio et Mercutio.

Capulet, le chef de la famille rivale s'apprête, lui, à donner une grande fête pour permettre à sa fille, Juliette, de rencontrer le Comte Paris. Ce dernier, en effet, l'a demandé en mariage et les parents de Juliette sont favorables à cette union.

Roméo croyant y trouver Rosaline s'invite avec ses amis Benvolio et Mercutio à ce grand bal masqué. Il aperçoit Juliette et reste médusé devant sa beauté. Il tombe follement amoureux d'elle; coup de foudre réciproque. Il s'approche d'elle et l'embrasse à deux reprises puis se retire. Roméo et Juliette parviennent à découvrir leur identité réciproque. Ils sont accablés de se rendre compte qu'ils sont chacun, tombés amoureux, de leur pire ennemi.

A la nuit tombée, Roméo se dissimule dans le jardin des Capulet. Puis il s'approche sous le balcon de Juliette et lui déclare son amour. Tous deux rivalisent de propos passionnés .

Eperdument amoureux, il se confie le lendemain au frère Laurent, son confesseur . Tout d'abord incrédule, frère Laurent promet à Roméo de lui venir en aide et d'arranger son mariage, avec en plus l'espoir de réconcilier les Capulet et les Montaigu.

Tybalt, cousin de Juliette, provoque Roméo en duel. Mais le jeune homme tout à son bonheur et plein d'une sympathie "fraternelle" refuse de se battre. Mercutio, le confident et ami de Roméo, courageux et brillant, s'empresse de le remplacer. Il se bat contre Tybalt. Celui-ci le blesse grièvement. Mercutio meurt en maudissant la querelle des deux familles ennemies. Roméo venge la mort de son ami et tue Tybalt. Roméo, banni, doit s'exiler.

Juliettte se lamente. Son père , inquiet de son chagrin, décide de hâter son mariage avec le comte Paris. Le mariage doit avoir lieu le lendemain. Juliette s'y refuse . Son père la menace : ou elle épouse le Comte, ou il la renie. Elle court chez le frère Laurent qui lui propose de boire un philtre pouvant lui donner l'apparence de la mort pendant quarante heures : la croyant morte, on l'enfermera dans le tombeau des Capulet . Frère Laurent viendra alors avec Roméo la délivrer. Le frère promet d'avertir Roméo du stratagème. Juliette accepte de lui obéir. Restée seule dans sa chambre, elle boit le philtre. Le lendemain matin, la nourrice la découvre inanimée. Toute la famille pleure la mort de Juliette. Frère Laurent s'arrange pour que tout se déroule suivant ses plans.

A Mantoue, Roméo reçoit la visite de Balthasar, son serviteur, qui lui annonce la mort de Juliette. Il n'a qu'une hâte : se procurer du poison et revenir à Vérone pour mourir aux côtés de Juliette. Pendant ce temps, Frère Laurent apprend qu'un contretemps n'a pas permis à son messager d'informer Roméo de ce stratagème. Il décide de se rendre devant le tombeau des Capulet pour libérer Juliette.

Roméo se rend sur la tombe de Juliette et y rencontre Paris venu apporter des fleurs à sa fiancée morte. Un duel a lieu entre les deux jeunes hommes et Paris, mourant, demande à Roméo de l'amener près de Juliette. Celui-ci accepte. Roméo contemple l'éclatante beauté de Juliette et l'embrasse avant de boire le poison et de mourir à son tour. Frère Laurent est horrifié de découvrir les corps de Roméo puis de Paris. Il assiste au réveil de Juliette et veut la convaincre de le suivre et d'aller se réfugier au couvent. Mais Juliette découvrant le corps de Roméo mort près d'elle se poignarde avec la dague de son amant et meurt à ses côtés.

Le prince, les Capulet, le vieux Montaigu se rendent au cimetière. Frère Laurent leur raconte la triste histoire des "amants de Vérone". Les deux pères accablés déplorent cette haine , cause de leurs malheurs. Ils se réconcilient sur le corps de leurs enfants et promettent de leur élever une statue d'or pur.

Source : site [www.alalettre.com](http://www.alalettre.com)

Par ailleurs on peut également évoquer, dans un autre registre, la pièce « Dom Juan » de Molière. Dans cette œuvre, plus thèmes sont développés, en particulier l’élan compulsif et irrépressible du protagoniste envers les femmes, dont le Baron Hulot et Crevel sont des parodies.

Molière, d’ailleurs, en usant de la satire, a exploré dans ses pièces, et tourné en dérision les grandes passions humaines : jalousie, haine, vengeance, avarice… Le même schéma se retrouve souvent dans ses œuvres : un père, vieux et tyrannique, veut marier de force sa fille ou son fils ; de son côté, le jeune homme ou la jeune femme aime quelqu’un de son âge, et sera aidé dans sa quête du bonheur matrimonial par un valet ou une servante, rusé(e) et audacieux-se. On peut citer « Les Fourberies de Scapin », « Le Médecin Malgré lui »… Citons plus précisément « L’Ecole des femmes », qui propose une véritable réflexion sur la place des femmes dans la société.

**Résumé de L'Ecole des femmes**

Comédie en 5 actes et en vers, créée au Palais Royal le 26 décembre 1662, et publiée chez De Luynes, le 17 mars 1663.

**Acte I**

Arnolphe, qui bien que se vantant du contraire, a toujours craint d'être cocu. Il informe son ami Chrysalde de son intention de se marier. Il envisage d'épouser sa pupille, Agnès, qu'il a fait élever, dès l'âge de 4 ans, dans un couvent en prenant soin de la priver de toute instruction :

*" Dans un petit couvent, loin de toute pratique,*
*Je la fis élever selon ma politique ;*
*C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait*
*Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.*
*Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;*
*Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente,*
*Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,*
*Pour me faire une femme au gré de mon souhait".*

Agnès est maintenant enfermée dans une maison où elle est gardée par un valet et une servante , un peu simples, Alain et Georgette.

De retour , après dix jours de voyage, Arnolphe, qui se fait aussi appeler M. de la Souche, rencontre Horace, le fils de son ami Oronte. Arnolphe encourage Horace à se distraire, notamment en cherchant fortune aux dépens de maris imprudents. Il se propose même de lui donner de l'argent pour l'aider à conquérir ces femmes volages. Horace lui raconte assez naïvement qu'il n'a pas attendu ses conseils et qu'il est déjà parvenu à conquérir le cœur d'une jeune fille, Agnès, pupille d'un certain M. de la Souche, personnage tyrannique et ridicule. Il a profité de l'absence de ce dernier pour faire la cour à Agnès. Arnolphe, vexé, dissimule difficilement son agacement .

**Acte II**

Arnolphe s'en prend alors à ses domestiques leur reprochant d'avoir laissé un homme s'approcher d'Agnès. Puis il est vite rassuré par le récit ingénu que lui fait la jeune fille de sa rencontre avec Horace. Le jeune séducteur n'a pas profité de la situation pour ternir la réputation de la jeune pupille. Arnolphe exploite cette situation, redevenue favorable, pour annoncer à la jeune fille qu'il souhaite hâter son mariage. Agnès pensant que son tuteur souhaite lui permettre d'épouser Horace exprime toute sa reconnaissance à Arnolphe. Celui-ci rompt brutalement le quiproquo en lui indiquant que c'est de leur mariage à eux deux qu'il s'agit.

**Acte III**

Pensant avoir rétabli la situation à son profit, Arnolphe se prépare au mariage. Il enseigne à Agnès ses devoirs et lui dresse un tableau terrifiant des conséquences de l'infidélité conjugale. Agnès acquiesce sans aucune protestation. Arnolphe se réjouit de la bonne tournure de ses projets matrimoniaux et s'apprête à savourer la défaite d'Horace, son jeune rival.

Lors d'une nouvelle rencontre d'Arnolphe et d'Horace , ce dernier concède , pour le plus grand bonheur de son adversaire, que ses amours connaissent un certain revers. Les domestiques l'ont empêché de voir sa bien-aimée, puis Agnès l'a chassé en lui lançant une pierre. Mais heureuse surprise, la pierre était accompagnée d'une lettre d'amour. Pendant qu'Horace se réjouit à nouveau de cette marque passionnée, Arnolphe a du mal à cacher son dépit et sa colère.

Arnolphe qui se retrouve seul, médite sur la jalousie qu'il éprouve. Il découvre qu'il est tombé amoureux de sa prisonnière. L'aveu d'Horace lui fait prendre conscience qu'il ne souhaite plus simplement posséder Agnès ; il souhaiterait aussi être aimé d'elle.

**Acte IV**

Arnolphe décide de faire face. Il n'accepte pas de s'avouer vaincu par ce "freluquet". Il lui faut pourtant admettre son incapacité à conquérir le cœur d'Agnès. Il décide d'enseigner à ses valets les façons d'éconduire Horace. Celui-ci apparaît et raconte la dernière aventure qui lui est arrivé. Alors qu'Agnès l'avait clandestinement introduit dans sa maison et l'avait fait monter jusque dans sa chambre, M. de la Souche est arrivé, plein de colère. Vite Agnès l'a enfermé dans une armoire pour le cacher et lui a donné un nouveau rendez-vous pour le soir même.

Ainsi averti par Horace, qui ne se doute toujours de rien,Arnolphe prend alors des mesures et demande à ses valets de défendre la maison. Lorsque le "galant" sera au sommet de l'échelle prêt à s'introduire dans la chambre d'Agnès, ordre leur est donné de faire pleuvoir sur lui une pluie de coups de bâton.

**Acte V**

Arnolphe est contrarié, ses domestiques ont trop bien respecté ses consignes et Horace, est allongé, sans vie, devant la maison. Mais coup de théâtre, alors qu'Arnolphe s'apprête à constater cet accident, Horace apparaît devant lui. Il lui avoue, qu'étant tombé de l'échelle, il a préféré faire le mort que de recevoir de nouveaux coups. Il concède également qu'Agnès est venue à son secours et lui a indiqué son souhait de ne plus retourner chez son tuteur. Ironie du sort ou naïveté suprême, Horace demande à son ami Arnolphe de protéger Agnès pendant quelque temps , en attendant qu'il puisse l'épouser. Dans une demi obscurité, Agnès change ainsi de défenseur, passant de la protection d'Horace à celle d'Arnolphe.

Le transfert ayant eu lieu, Arnolphe se fait reconnaître par Agnès et lui exprime de vifs reproches. Agnès écoute avec une grande indifférence ce mélange de menace et de déclaration d'amour. Arnolphe lui promet de l'enfermer dans un couvent, mais il est décontenancé par la passivité de celle qu'il aime.

Arrive alors Oronte, le père d'Horace, qui souhaite marier son fils avec la fille d'Enrique, un seigneur revenu en France après une longue absence. Horace implore Arnolphe et le supplie de l'aider. Celui accepte avec beaucoup d'ironie.

Arnolphe se moque avec beaucoup de cruauté d'Horace, et lui apprend qu'Arnolphe et M. de La Souche sont la même et unique personne. C'est alors qu'il apprend qu'Agnès est la fille d'Enrique. Grâce à un hasard généreux, tout est bien qui finit bien pour Agnès et Horace, les jeunes amoureux. Arnolphe, lui est anéanti, et quitte la scène complètement désespéré.

Source : site [www.alalettre.com](http://www.alalettre.com)

Certaines pièces tournent en ridicule un travers humain source de comique : « L’Avare », « Le Bourgeois Gentilhomme », « Le Malade Imaginaire », « Tartuffe », etc…

Nous avons déjà dit que Corneille attache une importance au thème de l’honneur (cf. « Le Cid »). Quant à l’œuvre de Jean Racine, elle est bien entendu habité par les problématiques liées aux passions.

**Racine :résumé de *Britannicus* (1669)**

Agrippine, mère de Néron, s’aperçoit que ce prince qu’elle n’avait élevé au trône que pour régner sous son nom, est décidé à secouer le joug et à gouverner par lui-même. Cette mère ambitieuse et affamée de pouvoir a résolu de marier Junie à Britannicus, fils de l’empereur Claude, son premier mari, et frère adoptif de Néron, dans le but de se concilier l’affection de ce jeune prince et de s’en servir au besoin contre Néron. Narcisse, gouverneur de Britannicus et en même temps confident et favori de Néron, précipite son jeune élève à sa porte ; tandis qu’il l’engage, d’une part, à unir ses intérêts à ceux d’Agrippine, il le trahit, d’une autre, en dénonçant à Néron les projets ambitieux de la reine-mère. L’empereur déjoue ces projets en faisant enlever violemment Junie. Mais à peine l’a-t-il aperçue à la clarté des flambeaux qu’il en devient épris à son tour ; il mande Britannicus dans son palais et lui ordonne de renoncer à son amour. Sur le refus du jeune prince, il le fait arrêter et dès ce moment projette sa mort. Agrippine elle-même est retenue captive dans la palais ; cependant elle parvient à obtenir une entrevue avec son fils. Dans un entretien remarquable, elle lui rappelle tous les bienfaits qu’elle lui prodigués et l’accuse d’ingratitude. Néron cherche à se justifier en reprochant à sa mère le complot qu’elle trame avec Britannicus. Agrippine parvient néanmoins à désarmer la colère de l’empereur et lui fait même promettre de se réconcilier avec son frère ; mais à peine a-t-elle disparu que Néron, donnant un libre cours a ses ressentiments, déclare à Burrhus, son gouverneur, qu’il est résolu, sous l’apparence de la réconciliation, à assassiner Britannicus.

Cette pièce, une de celles que Racine a le plus travaillées, faillit néanmoins ne pas réussir au théâtre ; mais le public ne tarda pas à revenir de son erreur. Tous les caractères y sont tracés avec une étonnante perfection. Agrippine est fière, ambitieuse, avide de pouvoir, sacrifiant sa vie, celle de son fils, la vertu, tout enfin, au désir de régner. Si elle parait s’intéresser à l’amour de Britannicus et de Junie, c’est pour se ménager un appui dans la disgrâce dont elle est menacée. Le caractère de Néron est tracé de main de maître. C’est Néron à son début dans le crime, encore hésitant entre le bien et le mal, entre Burrhus et Narcisse. Narcisse est le digne confident d’un tel monstre. C’est le portrait fidèle d’un courtisan perfide et habile, qui flatte les passions de son maître pour mieux s’emparer de lui et le gouverner. Burrhus n’est pas tracé avec moins de vigueur. Ministre d’une vertu austère, il résiste aux vues ambitieuses d’Agrippine comme aux vices de son maître ; mais lorsqu’il connait les horribles desseins de son élève, il se laisse emporter à tout le feu de l’indignation et son éloquence semble un moment triompher de ce monstre. Britannicus a une figure franche et généreuse. La candeur, l’ingénuité, l’amour timide et modeste de Junie viennent jeter sur ce tableau une teinte douce d’intérêt et de sensibilité qui charment. Mais le vice ne triomphe pas tout à fait et le poète a soin de nous faire voir dans l’avenir les remords, les tourments s’attachant à Néron et lui faisant expier son crime.

[Daniel Bonnefon. *Les écrivains célèbres de la France, ou Histoire de la littérature française depuis l'origine de la langue jusqu'au XIXe siècle* (7e éd.), 1895, Paris, Librairie Fischbacher.]

**Racine : résumé de *Iphigénie* (1674)**

La flotte grecque, rassemblée à Aulis sous le commandement d’Agamemnon, est retenue dans le port depuis trois mois par un calme plat. L’oracle, consulté, a répondu que les dieux ne permettront aux Grecs de quitter le port que lorsque Iphigénie, du sang d’Hélène et fille d’Agamemnon, aura été immolée sur l’autel de Diane. Le chef des Grecs se soumet à cet ordre cruel et fait venir sa fille d’Argos sous prétexte de l’unir, avant le départ de la flotte, à Achille, son fiancé. Mais la tendresse paternelle, un moment vaincue par l’ambition, a bientôt repris son empire. Saisi de remords, il envoie son serviteur fidèle, Arcas, avec ordre de faire rebrousser chemin à sa fille, sous prétexte qu’Achille a changé de pensée et que le mariage projeté ne peut s’accomplir. Mais le messager n’est pas parvenu à Iphigénie qui arrive, inattendue, au camp des Grecs, accompagnée de sa mère Clytemnestre et d’Ériphile, jeune esclave lesbienne enlevée par Achille. Agamemnon voit dans ce contretemps l’effet du destin ; il se résigne et fait tout préparer pour le sacrifice. Mais Arcas, de retour, révèle a la reine le terrible secret dont il a reçu la confidence. Que l’on juge de l’indignation de Clytemnestre et de la colère d’Achille. Celui-ci s’emporte contre Agamemnon, jure de sauver sa fiancée et de venger dans le sang de ce père dénaturé l’odieux dessein qu’il a formé. Iphigénie seule se résigne à mourir puisque les dieux l’exigent et que la gloire promise à son père est à ce prix. Agamemnon, vaincu par les instances de son épouse et la touchante résignation de sa fille, se décide à faire une nouvelle tentative pour éloigner secrètement Iphigénie du camp. Mais Ériphile, qui aime aussi Achille, dans un transport de jalousie avertit le prêtre Calchas de ce qui se trame ; les Grecs se soulèvent et s’opposent à la fuite d’Iphigénie. Achille et Clytemnestre jurent de la défendre contre toute l’armée, mais elle est, malgré eux, entraînée à l’autel. Calchas va la frapper du coup mortel, lorsque, tout à coup, il s’arrête ; une révélation nouvelle de la déesse lui apprend qu’il a mal compris l’oracle, que le sang que les dieux demandent, c’est celui d’une autre Iphigénie, issue du même sang que la fille d’Agamemnon, savoir Ériphile qui est venue assister à la mort de sa rivale. Celle-ci, furieuse, n’attend pas que Calchas porte la main sur elle ; elle saisit le couteau sacré et se perce le sein. Aussitôt le vent se lève, les voiles des vaisseaux s’agitent et annoncent que la déesse est satisfaite.

[Racine](http://salon-litteraire.com/fr/jean-racine/content/1810891-racine-biographie) s’est inspiré d’Euripide et l’a quelquefois suivi de très près, mais en donnant plus de noblesse aux traits généraux, plus de développement aux caractères. Les scènes entre Agamemnon et Clytemnestre, entre Agamemnon et Achille, sont d’une énergie et d’un éclat incomparables. Quoi de plus touchant que la tendresse d’Iphigénie et sa résignation à la mort cruelle qui l’attend !

[Daniel Bonnefon. *Les écrivains célèbres de la France, ou Histoire de la littérature française depuis l'origine de la langue jusqu'au XIXe siècle* (7e éd.), 1895, Paris, Librairie Fischbacher.]

**Résumé : *Bérénice* de Racine (1670)**

Bérénice, reine de Palestine, est secrètement recherchée en mariage par Antiochus, roi de Comagène, à l’époque où Titus vient mettre le siège devant Jérusalem. Celui-ci la voit, l’aime et, lorsqu’il est vainqueur, l’emmène avec lui à Rome dans le dessein de l’épouser. Antiochus suit la reine et continue à la voir sous le voile de l’amitié, espérant toujours que quelque obstacle imprévu viendra traverser les projets de mariage de son rival. Son espoir n’est pas trompé. Le sénat vient faire connaître à l’empereur que les Romains se refusent à accepter une étrangère pour impératrice. Titus se voit donc forcé, à son grand regret, de sacrifier son amour à son ambition ; mais n’ayant pas la force d’annoncer lui-même cette résolution à Bérénice, il charge Antiochus de cette douloureuse mission. Bérénice, qui a de la peine à y croire, accourt, pour s’en assurer, dans l’appartement de l’empereur et y rencontre le Sénat qui vient féliciter Titus de la rupture de son mariage. Elle s’éloigne aussitôt, résolue à se donner la mort ; mais bientôt, assurée de l’amour de Titus et ne voulant pas compromettre son autorité, elle prend la généreuse résolution de quitter l’Italie avec Antiochus dont elle n’encourage pas néanmoins les espérances.

**Racine : résumé de *Phèdre* (1677)**

Phèdre, seconde femme de Thésée, roi d’Athènes, éprouve un amour criminel pour Hippolyte, le fils de son époux ; tel est le fatal secret que lui arrache, après bien des prières, Œnone, sa nourrice. Au moment où elle vient de faire ce cruel aveu, Thésée est absent et bientôt le bruit de sa mort se répand dans Athènes. C’est Phèdre elle-même qui vient annoncer cette triste nouvelle à Hippolyte ; dans cette entrevue, sa tête s’égare et elle lui fait l’aveu de ses coupables sentiments. Hippolyte, épouvanté, la repousse avec horreur et Phèdre, humiliée, jure de se venger de cet affront. Cependant avant de le faire, elle essayera encore une fois de fléchir Hippolyte ; maintenant qu’elle est veuve et libre, elle lui fait offrir la couronne pour prix de son amour. Tout à coup le bruit se répand que Thésée n’est point mort ; il arrive même et Hippolyte l’accompagne. Que va faire la reine déshonorée aux yeux de son époux ? Elle est résolue à se donner la mort ; en attendant, loin d’aller à sa rencontre, elle fuit la vue de celui qu’elle redoute. Thésée, interdit de cet accueil, interpelle la reine, et la nourrice de Phèdre ne trouve d’autre moyen de sauver la vie de sa maîtresse, que d’accuser Hippolyte. Que l’on juge de la colère du malheureux père, lorsque son fils, après ces révélations, ose se présenter devant lui ! Il l’accable de malédictions, le chasse loin de sa présence et conjure même Neptune de punir le coupable jeune homme. Celui-ci se tait et s’éloigne. La vengeance paternelle ne tarde pas à s’accomplir. Peu après, Théramène, accourt pour annoncer la mort d’Hippolyte. Neptune a fait sortir du sein de la mer un monstre menaçant ; les chevaux effrayés se sont emportes et l’infortuné jeune homme est mort de ses blessures en protestant de son innocence. À l’ouïe de cette nouvelle, Phèdre, accablée de remords, vient aussitôt tout dévoiler à Thésée ; mais déjà elle s’est fait justice elle-même, car, à peine a-t-elle achevé déparier, qu’elle tombe empoisonnée aux pieds de son époux.

Le personnage de Phèdre, tel que l’a créé [Racine](http://salon-litteraire.com/fr/jean-racine/content/1810891-racine-biographie), est le plus beau, le plus poétique, le plus complet qui soit au théâtre. Phèdre n’est point la victime de cette fatalité aveugle et impitoyable du paganisme qui chargeait souvent la plus rigide vertu d’un crime abominable dont elle n’avait pas plus la conscience que la volonté. La fatalité qui pousse Phèdre au crime en lui laissant la conscience da sa faute, et qui la punit de la mollesse de sa résistance et de l’insuffisance de sa vertu, nous parait renfermer un enseignement dont il n’est personne qui ne puisse saisir le sens. Aussi, après la lecture de *Phèdre*, les solitaires de Port-Royal, et entre autres le célèbre Arnauld, pardonnèrent à leur ancien disciple la gloire qu’il s’était acquise par ses œuvres théâtrales ; leur sévérité fut désarmée, ils ouvrirent les bras au pécheur.

Le sujet de cette tragédie est pris d'Euripide. "Quand je ne devrais, dit Racine, que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur la scène." Il aurait pu ajouter aussi, le plus beau rôle et le plus fortement tracé de tous ceux qu'il a mis au théâtre. Il s'est servi avec une merveilleuse adresse de cette idée de fatalisme qui formait le sujet de la plupart des tragédies chez les Anciens, et qui, chez les Modernes, et surtout chez les Français, qui attachent une si grande importance à ce qu'on nomme *convenances*du théâtre, n'aurait pu que paraître révoltant.

Racine est le seul qui ait risqué un tel rôle sur la scène française, et le *Macbeth* de Shakespeare est peut-être le seul du théâtre moderne qu'on puisse comparer à cette belle production du tragique français. Ces deux personnages, poussés vers le crime par une fatalité irrésistible, inspirent un intérêt d'autant plus fort qu'il est plus naturel, et qu'il résulte, non du crime qu'ils ont commis, mais du malheur qui les y pousse. Racine était si fortement convaincu de cette vérité, qu'il observe dans sa préface : "J'ai même pris soin de rendre Phèdre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte."

Racine a aussi fait quelque changement au personnage d'Hippolyte, qu'on reprochait à Euripide d'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection. Il doit à l'auteur grec l'idée du sujet, la première moitié de cette belle scène de l'égarement de Phèdre, celle de Thésée avec son fils, et le récit de la mort d'Hippolyte.

C'est d'après la *Phèdre*de Sénèque que notre auteur a conçu la scène où Phèdre déclare son amour à Hippolyte, tandis que dans l'Euripide c'est la nourrice qui se charge de parler pour la reine. C'est aussi au poète latin qu'il doit la supposition que Thésée est descendu aux enfers pour suivre Pirithous, et l'idée de faire servir l'épée d'Hippolyte, restée entre les mains de Phèdre, de témoignage contre lui, idée bien supérieure à celle de la lettre calomnieuse inventée par Euripide. C'est aussi à l'exemple de Sénèque que Racine amène Phèdre à la fin de la pièce pour confesser son crime, et attester l'innocence d'Hippolyte en se donnant la mort.

Le personnage d'Aricie n'est pas non plus de l'invention de Racine. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa et en eut un fils.

On a écrit des volumes pour et contre le récit du cinquième acte où Théramène annonce à Thésée la mort de son fils. Tel qu'il est, c'est un des plus beaux morceaux de poésie descriptive qui soient dans notre langue. C'est la seule fois que Racine s'est permis d'être plus poète qu'il ne fallait, et d'une faute il a fait un chef d'œuvre.

Dans le rôle de Phèdre, le plus beau peut-être qu'on a jamais vu sur le scène, on admire surtout l'art avec lequel Racine a évité les défauts de ses prédécesseurs. Mais c'est surtout dans le quatrième acte, quand la honte et la rage d'avoir une rivale jettent Phèdre dans le dernier excès du désespoir, c'est surtout alors que notre poésie s'éleva sous la plume de Racine à des beautés vraiment sublimes, et c'est après avoir déclamé cette scène avec tout l'enthousiasme que lui inspiraient les beaux vers, que Voltaire s'écria un jour : "Non, je ne suis rien auprès de cet homme-là."

[D'après Daniel Bonnefon. *Les écrivains célèbres de la France, ou Histoire de la littérature française depuis l'origine de la langue jusqu'au XIXe siècle* (7e éd.), 1895, Paris, Librairie Fischbacher et L.T. Ventouillac.]

Voir le site : salon-litteraire.com

Au XVIIIème, la séduction amoureuse prend une connotation de légèreté et de jeu, avec Marivaux et l’influence de la « Comedia dell’Arte » (« La Double Inconstance », « Le Jeu de l’Amour et du Hasard ») tandis que Beaumarchais, par le biais de son personnage de valet Figaro, va mener un combat précurseur de la Révolution Française en dénonçant les privilèges de naissance qui donnaient de fait un pouvoir écrasant à l’aristocratie sur le peuple.

Au XIXème siècle, il convient de citer le Drame Romantique. Il y a une pièce importante à citer dans la perspective de notre programme, c’est « Lorenzaccio » de Musset.

Source : [www.site-magister.com](http://www.site-magister.com)

Drame destiné à être lu « dans un fauteuil »,*Lorenzaccio* peut enfin être considéré aussi comme un poème : les faits rapportés par Varchi et par George Sand se retrouvent pratiquement chez Musset. Mais ils ne sont plus les mêmes, ils sont colorés par sa sensibilité. Non seulement pour tout ce qui regarde Lorenzo, mais aussi pour Marie Soderini, Tebaldeo, et ce personnage essentiel qu'est Florence : hommes, femmes, ville, bien loin d'être conçus abstraitement, sont aimés, plaints, par un mouvement qui est celui de la compréhension et du cœur. Alexandre lui-même n'est pas complètement odieux. Tous prennent place dans un univers sentimental. La poésie de *Lorenzaccio* est une poésie passionnée. C'est aussi une poésie de transfiguration, par l'effet de cet autre prisme qu'est l'imagination. On peut classer les nombreuses images qui illustrent le texte, selon les critères habituels de fréquence, ton, utilité, écart, nouveauté. On distinguera surtout les images qui semblent jetées à la surface du dialogue (clichés, réminiscences) et celles qui y sont, au contraire, profondément enracinées, soit par rapport au personnage, soit par rapport à l'auteur (ainsi l'image du spectre vêtu de noir dans la vision de Marie à l'acte II, écho d'une obsession du double fraternel, constante chez Musset). Enfin, la poésie du drame tient à ce qu'il n'est pas destiné à la scène. C'est du « théâtre en liberté ». Le texte supplée au décor. *Lorenzaccio*, c'est l'Italie rêvée, infiniment plus suggestive que l'Italie vécue. Cette « géographie magique » est celle d'autres voyageurs romantiques (Nerval, Gautier), convaincus dans leurs reportages de cette infidélité au réel qui aboutit à la plus fidèle des vérités : c'est cette supériorité de l'imaginaire que Proust établira dans *Du côté de chez Swann*.

On peut faire un parallèle avec la problématique du rapport à la patrie, et de la tension individualité/collectivité, qui sont des thèmes présents dans « Andromaque » de Racine.

Le XXème siècle quant à lui développe (entre autres …) deux axes : le théâtre engagé et le théâtre de l’absurde. Andromaque est une femme forte, une femme qui lutte. Notons que Jean Anouilh développe une figure de la résistance féminine dans son théâtre en reprenant le mythe d’Antigone.

**De l'Antigone de Sophocle (441 avant Jésus-Christ) à celle de Jean Anouilh**

Antigone appartient aux légendes attachées à la ville de Thèbes. Elle est l'une des enfants nés de l'union incestueuse du roi de Thèbes Œdipe et de sa propre mère, Jocaste . Antigone est la sœur d'Ismène, d'Etéocle et de Polynice. Elle fait preuve d'un dévouement et d'une grandeur d'âme sans pareils dans la mythologie.

Quand son père est chassé de Thèbes par ses frères et quand, les yeux crevés, il doit mendier sa nourriture sur les routes, Antigone lui sert de guide. Elle veille sur lui jusqu'à la fin de son existence et l'assiste dans ses derniers moments.

Puis Antigone revient à Thèbes. Elle y connaît une nouvelle et cruelle épreuve. Ses frères Etéocle et Polynice se disputent le pouvoir. Ce dernier fait appel à une armée étrangère pour assiéger la ville et combattre son frère Etéocle. Après la mort des deux frères, Créon, leur oncle prend le pouvoir . Il ordonne des funérailles solennelles pour Etéocle et interdit qu'il soit donné une sépulture à Polynice, coupable à ses yeux d'avoir porté les armes contre sa patrie avec le concours d'étrangers. Ainsi l'âme de Polynice ne connaîtra jamais de repos. Pourtant Antigone, qui considère comme sacré le devoir d'ensevelir les morts, se rend une nuit auprès du corps de son frère et verse sur lui, selon le rite, quelques poignées de terre. Créon apprend d'un garde qu'Antigone a recouvert de poussière le corps de Polynice. On amène Antigone devant lui et il la condamne à mort. Elle est enterrée vive dans le tombeau des Labdacides . Plutôt que de mourir de faim, elle préfère se pendre.

Hémon, fils de Créon et fiancé d'Antigone se suicide de désespoir . Eurydice , l'épouse de Créon ne peut supporter la mort de ce fils qu'elle adorait et met fin elle aussi à ses jours.

La pièce de Sophocle (441 avant Jésus-Christ) commence lorsqu'Antigone décide de braver l'interdiction de son oncle Créon et d'ensevelir le corps de son frère Polynice.

C'est de ce texte de Sophocle que va s'inspirer Anouilh pour écrire Antigone en 1942 : " l'Antigone de Sophocle, lue et relue et que je connaissais par cœur depuis toujours, a été un choc soudain pour moi pendant la guerre , le jour des petites affiches rouges. Je l'ai réécrite à ma façon , avec la résonance de la tragédie que nous étions alors en train de vivre".

Cette pièce , créée en 1944, connaît un immense succès public mais engendre une polémique. Certains reprochent à Anouilh de défendre l'ordre établi en faisant la part belle à Créon . Ses défenseurs , au contraire , voient dans Antigone la "première résistante de l'histoire" et dans la pièce un plaidoyer pour l'esprit de révolte.

Source [www.alalettre.com](http://www.alalettre.com)

1. La poésie

Le thème de la passion amoureuse est récurrent dans la poésie, et elle est même devenue un topos.

On peut citer Louise Labé (16ème siècle), qui décrit l’amour comme un feu qui brûle, comme un mal qui fait souffrir et qui détruit :

**Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie**

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Un des précurseurs du sonnet, et de son usage sur le thème de l’amour est bien sûr Pierre de Ronsard. (16ème siècle)

Fils de famille aristocratique, parent de Bayard et de la reine Elisabeth d'Angleterre, Pierre de Ronsard est né, en 1524, sous une belle étoile. Il est élevé dans le culte des arts et des lettres par un père admiratif de l'Italie. II se montre également très doué pour les exercices physiques, l'équitation, ou l'escrime et devient l'un des pages les plus séduisants de la cour de France.

C'est une surdité précoce qui le fait renoncer à la carrière militaire. Il se découvre alors une vocation pour la poésie.

En 1545 , alors qu'il a vingt ans , il rencontre une jeune fille de treize ans, Cassandre Salviati. Aussitôt rencontrée, aussitôt disparue, la jeune Cassandre va devenir l'être "inaccessible". Elle se marie l'année suivante avec le seigneur de Pré. Elle sera à Ronsard, ce que Laure a été à Pétrarque, et va lui permettre de célébrer l'amour platonique

En 1547, Ronsard  fait la connaissance de Joachim du Bellay . Il décide de créer avec son ami et quelques autres jeunes poètes un groupe   qui prendra quelques années plus tard le nom de *la Pléiade*. Leur objectif est de soutenir le français contre ses détracteurs, enrichir son vocabulaire et son style et composer des œuvres inspirées des auteurs grecs et latins.

En 1550 , Ronsard publie les *Quatre premiers livres des Odes* qui le hissent au premier rang des poètes de l'époque. Marguerite de France puis le roi Charles IX se prennent d'enthousiasme pour ce "prince des poètes". Pendant deux décennies, Ronsard va jouir d'une grande renommée. Il  publie successivement ses *Hymnes*, ses *Amours*, puis *ses Discours*. En 1572, il se lance dans un projet gigantesque, *La Franciade*, une Eneïde à la française qui tournera court et se soldera par un échec.

A la jeune et austère Cassandre, se sont succédées Marie et Hélène , une jeune paysanne et une des filles de la Cour de Catherine de Médicis. Aux trois, dans des styles différents correspondant à la fois à la période de sa vie et aux caractères de ses muses, Ronsard a offert [des sonnets](http://www.alalettre.com/Ronsard-poemes.htm) que des générations de lycéens ont appris à déclamer .

Puis, soucieux de sa postérité, Ronsard consacre la fin de sa vie à la préparation des éditions de ses œuvres complètes. Ce qui ne l'empêchera pas de connaître plus de deux siècles d'oubli. Suite à sa mort, en 1585, il continue d'être vénéré et admiré jusqu'au début du dix-septième siècle. Une grande édition de 1623 le qualifie même de P*rince des poètes français*. Puis il faudra attendre 1857 pour que ses œuvres soient à nouveau éditées. Entre temps il essuya maintes critiques, dont celle de Jules Michelet : " Il frappait comme un sourd sur la pauvre langue française" n'est pas la plus virulente. Les écrivains de la seconde partie du dix-neuvième, Sainte-Beuve, Flaubert, et Maupassant , le sortent enfin de son purgatoire. Au vingtième siècle, il inspire Debussy, Saint-Saens, Ravel, Poulenc et Milhaud. En 1949, André Gide , dans son anthologie de la Poésie française, lui rend hommage : " Les poètes qui l'entourent ou qui lui succèdent sont, près de lui, froids, incertains, compassés, timorés."

Site [www.alalettre.com](http://www.alalettre.com)

**Mignonne, allons voir si la rose**

A Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au votre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beauté laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

On ne peut évidemment pas passer sous silence le mouvement Romantique du XIXème siècle, qui trouve un écho avec certains poètes du XXème siècle, avec en particulier la récurrence du thème de la femme aimée comme Muse poétique.

On peut citer Paul Eluard avec Nusch ou encore Louis Aragon avec Elsa Triolet

**Les Yeux d'Elsa**

 **Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure

Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé

Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le coeur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche

Une bouche suffit au mois de Mai des mots
Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux

L'enfant accaparé par les belles images
Écarquille les siens moins démesurément
Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages

Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
Des insectes défont leurs amours violentes
Je suis pris au filet des étoiles filantes
Comme un marin qui meurt en mer en plein mois d'août

J'ai retiré ce radium de la pechblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa**

 [**Louis Aragon**](http://www.poesie.net/aragon3.htm)[**Extrait de "Les Yeux d'Elsa"**](http://www.poesie.net/bibcdp.htm#aragon) **édition Séghers.**

Il n’y pas que la passion amoureuse en poésie. Il y a aussi la mélancolie romantique, le « Mal du Siècle »

Exemple Alfred de Musset « Rappelle-toi » :

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté ;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Ecoute au fond des bois
Murmurer une voix :
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce coeur désespéré ;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon coeur battra,
Toujours il te dira
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon coeur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une soeur fidèle.
Ecoute, dans la nuit,
Une voix qui gémit :
Rappelle-toi.

On peut, pour finir, faire un effet de zoom sur le thème du spleen, associé à Charles Baudelaire. L’idée de la dimension maudite du poète rappelle sa part sacrée, transcendante ; il paie le prix de son génie créatif par la souffrance et le mal-être. Mais cet état est également source d’inspiration artistique : ainsi Baudelaire écrit dans ses « Journaux Intimes » :

« Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s’associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l’illustre compagne. »

Spleen, Charles Baudelaire

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.